

La ville animale (*Živalsko mesto*)

Manca G. Renko

No!Press, Ljubljana, 2025

135 pages

Trad. du slovène : Mathias Rambaud

Quand je suis en soirée, au bout de deux Spritzer, les voix animales se taisent, et, plus je bois, plus le silence s'installe jusqu'à me faire accéder à un moment de pure paix. Je suppose que c'est là l'état normal de certaines personnes, malheureusement, je n'en fais pas partie, car le silence ne se fait pas dans ma tête. Mais, à chaque verre de plus, les animaux se retirent dans leurs lits, ils s'endorment un à un, et mon cerveau finit par s'apaiser. J'ignore beaucoup de choses au sujet de ma famille, mais je sais que les parents de mon grand-père Josip, arrivés à Ljubljana de Šibenik, avaient une auberge et dans celle-ci un perroquet qui aimait dire : *Koki Grgić, 65, rue Celovška, encore un verre, s'il vous plaît*. Koki m'a toujours plus intéressée que mes ancêtres et c'est peut-être de lui que j'ai hérité ce « *encore un verre, s'il vous plaît* » — encore un verre jusqu'à la paix. Quand j'ai de la chance, la ville animale a la gueule de bois, elle dort plus longtemps que de coutume, et si je passe la matinée avec des vertiges, au moins je n'ai pas à subir son tintamarre. Mais ces dernières années, je n'ai pas souvent eu cette chance. Au bout de quelques verres et de quelques heures, la ville animale se réveille, elle enclenche ses sirènes, hurle, claque les portes et, pour couronner le tout, se met à chanter la chanson (« *La rue part en sucette / La rue part en sucette / N'appelle pas le 17* »)¹ — on pourrait considérer que Dare Kaurič a trahi son esprit punk originel en quittant Kuzle pour Kingston, mais peut-être sa méfiance à l'égard de la

¹ « *La rue part en sucette* » (*Cela ulica nori*) : chanson de Kingston, groupe slovène de variété dont Dare Kaurič était le chanteur, après avoir été le guitariste du groupe punk Kuzle.

police, transmise aux enfants de génération en génération, est-elle le véritable héritage punk). Quand la ville animale devient folle, vraiment folle, je fais une crise d'angoisse, autrement dit, il arrive que les trois mêmes pensées se bousculent dans mon cerveau sans que je parvienne à les faire taire, que tout mon corps soit oppressé, qu'il n'y ait pas un seul endroit que je puisse détendre, ou que mon estomac et ma poitrine soient écrasés par un poids insupportable et impossible à déloger. Ça peut durer une heure si j'ai de la chance, dix heures si je n'en ai pas. La dernière crise que j'ai traversée, c'était pour le dix-huitième anniversaire de mon baccalauréat, lorsque j'ai passé six heures avec une trentaine de mes anciens camarades de classe, dans un mélange d'exaltation et d'horreur. Ensuite, les mêmes phrases et bribes de conversations entendues ce soir-là m'ont trotté dans la tête toute la nuit : *C'est quoi le ZRC SAZU ? ; Tu fais quoi en fait ? ; Mon copain ne voulait pas se marier non plus, mais après on a fait une telle fête qu'il m'a dit que s'il avait su que ce serait aussi sympa il se serait décidé plus tôt ; Dès que je me réveille, j'envoie un message à ma mère pour qu'elle vienne chercher les enfants et qu'elle s'en occupe ; Ouais, on est dans une mezzanine maintenant et c'est super, parce que sinon, avec les gosses, c'est impossible ; Moi et mon copain, on est ensemble depuis 17 ans ; Mes parents emmènent mes enfants et ceux de mon frère au bord de la mer et ils reviennent complètement claqués ; Maintenant toutes les séries sont woke, c'est insupportable ; Il n'y a plus de séries comme Friends ; Stranger Things était une bonne série, mais ils l'ont foutue en l'air en y mettant ces lesbiennes ; Moi, je peux lire que Tolstoï, le reste je trouve ça nul ; Toutes ces théories fumeuses sur la maternité, ça m'intéresse pas ; Il m'a enfin demandé en mariage, mais on va pas faire une cérémonie classique, plutôt une fête ; Je connais un végétalien qui est très gros, on a mangé des crêpes et il a mangé des chips ; Mais est-ce qu'on peut vraiment se nourrir sans viande, moi j'ai absolument besoin de viande pour être rassasiée ; Nos enfants sont le couronnement de notre amour ; Pour pouvoir avoir un enfant, il faut rencontrer le bon mec, tout dépend si tu trouves le bon ; Il n'est pas croyant au sens traditionnel du terme, de la messe et compagnie ; Non, le nôtre ne fait pas ses nuits, il a les dents qui poussent ; Quand un enfant a quatre ans, en vrai, tu retrouves ta vie, je ne sais pas quoi faire de mes journées maintenant, j'ai peut-être besoin d'un nouveau hobby ; Combien vous avez payé pour le permis de construire ? ; Non, désolé, tu peux pas t'asseoir, c'est réservé —*

Toutes ces phrases, l'idéologie simplifiée sous le masque de la sentimentalité, le chauvinisme désinvolte, l'inculture cachée derrière la

vanité intellectuelle, les rôles inchangés comme si la vie était une classe de lycée — mon pire cauchemar —, tout ça est resté dans ma tête et m'a tourmentée durant mon sommeil mieux que ça n'aurait pu le faire durant mes heures de veille.

Je pense que j'ai développé au plus tard au lycée un système d'auto-défense, une sorte de détachement qui me permettait de séparer consciemment mon for intérieur de moi-même en tant que performance. Ainsi j'étais capable de jouer une version de moi-même qui m'empêchait de jamais être blessée, et même si c'était le cas, c'était mon personnage public qui l'était, pas moi. Ce personnage s'est avéré si utile qu'il a fini par me dépasser, et ce qui parvenait à le transpercer pouvait être rapidement supprimé — ou même assimilé — avant de retourner dans le monde. Mais les sédiments du refoulement sont restés et, au cours des ans, ils sont devenus si nombreux qu'ils ont fourni le terrain idéal pour les danses de la ville animale, dont j'ai réalisé avec le temps qu'elle n'était rien d'autre que l'écho de l'anxiété accumulée. Lorsque ni l'hébétude, ni l'oubli, ni le travail ne parvenaient à faire taire la ville animale, je n'avais d'autre choix que d'essayer de la déstabiliser et de creuser le sol sous ses pieds.

Dans la mesure où l'on s'y révèle autant qu'on s'y dissimule, je ne crois pas que l'écriture aide beaucoup à se découvrir ; l'écriture est autant un chemin vers la déconstruction que vers la construction de notre propre personnage (littéraire). Dans les vieux journaux intimes, même ceux qui date de l'adolescence, la vérité se cache souvent dans les endroits les plus inattendus ou les observations de passage, tandis que les parties du texte les plus confessionnelles en apparence peuvent être tout à fait performatives. S'il y a bien une chose que j'ai comprise, au fil d'années de lecture et d'écriture, c'est que l'écriture n'est qu'un autre moyen de se mentir à soi-même sur ce que l'on est, tout en croyant que ce que l'on écrit est le résultat d'une honnêteté sans compromis. J'ai donc commencé à écrire *La ville animale*, non pas pour dire quelque chose d'honnête sur moi-même ou sur les autres, mais parce que l'écriture est l'un des rares exercices qui me permettent de rester longtemps concentrée sur une seule chose et de faire taire les voix dans ma tête, tout en luttant constamment contre les digressions. Je n'en attends aucun salut, ni même une résolution de mes conflits intérieurs, mais j'espère au moins que certaines des choses que j'écris poursuivront leur vie ailleurs que dans mon propre esprit et qu'elles seront moins envahissantes dans la tête des autres que dans la mienne. L'écriture n'est pas une thérapie, c'est un entraînement.

Dans la ville animale, les pensées d'autrui à demi formulées, les idées souvent trop réfléchies, les émotions brutes, les grandes leçons de

vie, la culture populaire, les opinions politiques, l'histoire, le grand art, les basses passions — tout est mêlé. Parfois, je me dis qu'il est bon d'avoir autant de vie intérieure, et je le pense vraiment. D'autres fois, j'ai l'impression que je donnerais n'importe quoi pour une minute de silence. Ce livre est une recherche d'équilibre entre les voix et le silence, un essai pour orchestrer les voix de la ville animale... « *C'est comme une tempête !²* »

/

Ce qui se passe entre les femmes, a écrit Chris Kraus dans *I Love Dick*, est la chose au monde la plus intéressante parce que la moins décrite. Je ne suis pas sûre que ce soit la chose la moins décrite, mais il est vrai que nous tous, en tant que société, n'avons guère été disposés à la voir, à l'intégrer au récit historique et à la canoniser. Le discours dominant sur *l'amitié féminine* n'a réellement commencé à émerger qu'au cours de la dernière décennie, mais le passé montre que les amitiés féminines ont été cruciales chez de nombreuses femmes artistes (on ne dispose pratiquement pas de sources pour d'autres femmes) dans leur effort pour s'établir et pour survivre. Ces amitiés ont survécu aux migrations, à l'effondrement des empires, aux frontières nationales et aux changements idéologiques : c'est une chose que l'on peut constater chez Ivana Kobilca et Käthe Kollwitz, ou Zofka Kveder et Martha Tausk. On en trouve de puissantes descriptions dans les classiques littéraires de la République de Weimar, par exemple dans les romans d'Irmgard Keun, où ces amitiés constituent souvent la seule relation stable et sûre pour les jeunes femmes des grandes villes (les filles de *Girls* n'ont-elle pas la même impression ?). Les filles modernes avaient besoin d'amies : après avoir quitté l'école et trouvé un emploi dans les bureaux de la ville, elles étaient suffisamment autonomes pour ne pas avoir besoin de mariage, mais trop vulnérables pour pouvoir se promener seules sous les lumières des métropoles. Les amies, l'alcool et la musique populaire : tel est le substrat de l'amitié féminine moderne telle qu'elle apparaît dans la littérature métropolitaine des années 1920 et 1930. Les amitiés féminines de toute une vie existaient déjà auparavant, mais ce n'est qu'après la Première Guerre mondiale que les grandes villes leur ont fourni le cadre nécessaire pour s'imposer également dans la culture (populaire), même si elles semblaient n'être que des phénomènes éphémères ou, comme a pu les décrire Siegfried

² Suite des paroles de la chanson « La rue part en sucette » (voir plus haut).

Kracauer, des *comètes* dont même le meilleur astronome ne peut prédire si elles finiront *dans la rue ou dans le lit marital*. Toutefois, les femmes du XXI^e siècle n'ont pas cessé non plus de disparaître comme des comètes : le cycle napolitain d'Elena Ferrante et *Girls* de Lena Dunham se terminent par la rupture d'une amitié ; et alors que dans *Girls*, il y a au moins une confrontation finale, Elena Ferrante choisit le *ghosting* comme dernière étape d'une relation longue d'un demi-siècle. Les femmes et les amies disparaissent, parfois simplement parce qu'elles ne veulent plus nous fréquenter, et d'autres fois, comme le dit Ferrante, *elles disparaissent de la surface de la Terre à cause de la maladie, parce que leur système nerveux n'a pas résisté au papier de verre des afflictions, parce que leur sang a été versé*.

*

L'un des moments les plus sublimes que j'aie vécus a eu lieu une nuit à Londres, à une heure où l'alcool avait déjà fait naître chez les gens le meilleur d'eux-mêmes. De loin déjà, j'ai entendu une mélodie familière, et en m'approchant du pub au bout de la rue, j'ai vu qu'il était rempli de jeunes debout sur les tables et les chaises, qui s'enlaçaient par les épaules en chantant à l'unisson *Angels* de Robbie Williams. C'était un moment d'harmonie parfaite, proche du point culminant de la chanson — *and through it all she offers me protection, a lot of love and affection whether I'm right or wrong* — et quand le refrain est arrivé — *I'm loving angels instead* — on a pu sentir une sorte de décharge électrique, suivie de regards confus et d'un mouvement de foule vers la sortie, où chacun a allumé une cigarette comme après un orgasme avec une personne que l'on connaît trop peu pour se détendre à ses côtés, si bien qu'on a besoin, dans un moment de désenchantement, de se distraire par cet expédient. Plus tard, en regardant un assez mauvais documentaire sur Robbie Williams, où l'on montrait des images d'archives de dizaines de milliers de personnes en transe chantant la même chanson, je me suis rendu compte à quel point le fait de vivre la pop ensemble, de participer à son rituel, est ce qui se rapproche le plus d'une expérience religieuse contemporaine. *Angels* est une chanson purement métaphysique sur le salut, l'espoir et l'amour, une chanson que l'on a entendue si souvent qu'elle ressemble moins à une chanson qu'à une incantation, voire à une prière. On n'a jamais eu besoin de l'apprendre pour la connaître par cœur, on a l'impression qu'elle vit en nous depuis toujours, comme nos plus grandes amours, amitiés et peurs, comme si elle nous avait connus avant que nous puissions nous connaître

nous-mêmes. Ou comme Siegfried Kracauer l'a dit il y a un siècle à propos de la fille typique de la grande ville, celle qui allait danser avec son amie : *ce n'est pas elle qui connaît toutes les chansons, ce sont les chansons qui la connaissent, la capturent et la tuent à petit feu*. Lorsque la chanson *Habits* m'a attrapée au rond-point de Tomačevo, non seulement elle en savait plus sur moi que je n'en savais sur elle, mais elle en savait plus sur moi que je n'en savais sur moi-même à ce moment-là.

Il est tout aussi important de souligner que, pendant la plus grande partie de l'histoire, les catégories de *génies* ou d'*intellectuelles* n'existaient même pas pour les femmes, la société n'ayant jamais établi de consensus selon lequel les femmes pourraient en faire partie. L'existence d'un *génie* ou d'un *intellectuel* commence par l'entrée dans l'espace public, lequel a toujours été moins accessible aux femmes qu'aux hommes. Même le mot *géniale* au féminin sonne plus difficilement à l'usage que sa version masculine, sa connotation et son sous-texte différant quelque peu selon le genre. Le fait que, lorsqu'on évoque le travail intellectuel ou artistique féminin, c'est le nom de Virginia Woolf qui vienne spontanément à l'esprit, n'est pas seulement dû à son exceptionnelle stature, mais aussi à sa réflexion systématique sur ce que signifie écrire une grande œuvre littéraire et devenir une grande autrice sans trop se soumettre aux attentes sociales imposées aux femmes. *Une chambre à soi* n'est pas seulement l'étude précise des possibilités limitées offertes aux femmes dans les professions intellectuelles et artistiques, mais aussi un avertissement sur tous les obstacles qu'elles peuvent rencontrer sur le chemin du succès. Quoi qu'il en soit, ce qui valait pour Virginia Woolf vaut aussi pour nous toutes : avoir de l'argent, ça aide. Avoir un mari ou une femme qui prend soin de vous et de votre travail, pendant votre vie comme après votre mort, aussi. Surmonter la culpabilité de se mettre, soi et son œuvre, au premier plan est une lutte sans fin. Trop longtemps, on a cru que la vertu féminine résidait dans le renoncement, un mythe largement entretenu par la littérature canonique — et vous, Mères Courage, combien de kilomètres avez-vous parcourus avec votre carriole aujourd'hui ?